

Communiqué de presse
Fondation Baur, musée des arts d'Extrême-Orient



LE BLEU DES MERS
DIALOGUES ENTRE LA CHINE, LA PERSE ET L'EUROPE

Du 23 novembre 2017 au 25 février 2018

Inscrite dans le courant d'intérêt qui se développe pour les relations entre l'Extrême-Orient, l'Asie et l'Europe, l'exposition revient sur l'exportation de la porcelaine chinoise bleu et blanc dont le commerce se démocratisa au XVII^e siècle avec la Compagnie néerlandaise des Indes orientales. Ce siècle est connu pour être un véritable Âge d'or aux Pays-Bas. Grâce à sa réussite sur la route des Indes, la jeune République des Provinces Unies devint l'une des puissances commerciales les plus importantes d'Europe. Par sa tolérance de pensée, elle attira également nombre de personnalités, des écrivains, des penseurs, des savants qui créèrent un foyer culturel où purent s'épanouir les arts et les lettres. La bourgeoisie des négociants, enrichie du commerce maritime vers les Indes, fut le principal commanditaire d'œuvres d'art et acheteur de curiosités exotiques. Ce commerce avec l'Orient eut naturellement un effet sur la vie et l'art dans les provinces unies. Les porcelaines chinoises, en particulier, ont exercé une profonde influence sur la culture néerlandaise et l'aménagement des intérieurs. Elles entrèrent également dans les peintures de nature morte ou Vanités, où elles devenaient symbole d'une certaine prospérité. Ces tableaux nous révèlent ainsi l'utilisation de cette précieuse vaisselle et son impact dans la vie quotidienne.

Lorsque l'approvisionnement en porcelaines diminua drastiquement en raison des troubles politiques en Chine à la fin de la dynastie Ming (1368-1644), notamment la guerre civile qui sévit dans ce pays entre 1644 et 1647, les céramiques chinoises furent momentanément remplacées par des copies japonaises et perses. Depuis des siècles, la Perse importait en effet cette vaisselle de Chine, vaisselle qui avait inspiré les potiers et les peintres de miniatures.

Le visiteur aura l'occasion de découvrir, au fil des salles, une mise en regard des peintures de natures mortes figurant des porcelaines bleu et blanc - si prisées par une Europe en expansion et en quête d'exotisme - face aux porcelaines qui les ont inspirées, leurs copies en faïence perse et des miniatures du monde de l'Islam avec des représentations de céramiques.

Dans un dialogue transculturel avec les collections de la Fondation Baur et en particulier les céramiques d'exportation de la donation de Thérèse et John-D. Blum reçue en 2002 ainsi que du legs de l'ambassadeur et Mme Charles Müller accepté en 2004, le visiteur pourra admirer de nombreuses et précieuses œuvres provenant de partenaires européens. Nous avons en effet le plaisir d'accueillir des peintures des musées des Beaux-Arts de Besançon, Chambéry, Cherbourg, Lille, du musée du Prado à Madrid, du musée Rietberg et du Kunsthaus à Zurich, du MAH et du Cabinet d'arts graphiques et de la Galerie De Jonckheere à Genève, ainsi que des céramiques du musée Ariana à Genève, du Victoria and Albert Museum à Londres, des musées Guimet et des Arts décoratifs à Paris et de collections privées.

Exposition réalisée avec le soutien d'une fondation privée genevoise et de De Jonckheere,
Genève - Monaco

Commissariat de l'exposition : Monique Crick

Commissaire invitée : Yolande Crowe

Scénographie : Nicole Gérard

Auteurs du catalogue : Monique Crick, Yolande Crowe et Alice Frech

La VOC sur les traces des marchands de la mousson

Petit royaume face à l'Atlantique, le Portugal fut le premier pays européen à envoyer des hommes et des navires sur des mers inconnues. Partis à la recherche des épices, ils trouvèrent sur leur chemin non seulement les aromates mais aussi l'or et les esclaves de l'Afrique, les pierres précieuses de l'Inde, les soieries et les cotonnades d'Asie, et cette céramique blanche louée par Marco Polo, la *porcellana* de Chine. L'ouverture de la route vers l'Asie par le cap de Bonne-Espérance révolutionna les modalités et l'ampleur du commerce mondial. Lisbonne devint au XVI^e siècle le grand marché des produits des Indes, où les Néerlandais avaient l'habitude de se rendre pour se les procurer et les distribuer dans toute l'Europe grâce à leur marine marchande expérimentée.

Libérée de la tutelle des Habsbourg en 1581, la république des Provinces-Unies voit sa prospérité menacée par la fermeture en 1584 du port de Lisbonne par Philippe II, devenu également roi du Portugal en 1581, après l'union des deux couronnes ibériques. Profitant de l'expérience des Lusitaniens, ainsi que des circonstances politiques, elle entra dans la course pour se partager par la force en quelques décennies le contrôle des mers et mettre fin au monopole commercial lusitanien. En mars 1602 est créée une compagnie de commerce, la *Vereenigde Oostindische Compagnie*, la Compagnie des Indes néerlandaise, dont le sigle VOC s'inscrira sur tous ses établissements et sa monnaie. Administrée par « l'assemblée des Dix-sept », représentant les six chambres de commerce des Provinces-Unies, elle organisa de 1595 à 1795, 4 800 voyages en Asie.

La VOC avait obtenu l'exclusivité du commerce avec les Indes et le monopole de l'exploration d'une vaste étendue dénommée « zone commerciale », située à l'est du cap de Bonne-Espérance et à l'ouest du détroit de Magellan. Elle avait des droits exceptionnels de traités, de levée de troupes pour des conflits armés, d'affrètement de navires de commerce et de guerre, de construction de forts et surtout le devoir de supplanter par tous les moyens le monopole ibérique sur les mers en attaquant navires et factoreries. Elle créa elle-aussi un véritable réseau commercial en implantant divers comptoirs sur la route des Indes, souvent dans les empreintes de son adversaire ibérique. Son expansion, gérée avec énergie et méthode, annonce, avec la colonisation forcée de l'Indonésie, un nouveau chapitre dans l'histoire des relations commerciales Occident-Orient. La VOC, qui se développa avec une rapidité remarquable, déposséda en un peu plus d'un siècle l'*Estado da India* de presque tous ses établissements de l'Inde, de l'Asie du Sud-Est et du Japon. Si le XVI^e siècle fut l'âge d'or des conquistadors portugais, le XVII^e siècle sera bien celui de l'hégémonie des négociants et des fonctionnaires néerlandais. Avec ces quelque trente bases en Asie, cette compagnie était la plus grande société commerciale au XVII^e siècle. Elle disposait de l'argent de l'Europe, de la Perse et du Japon pour mener à bien ses transactions. Son monopole sur les clous de girofle, le macis, la noix de muscade et la cannelle qu'elle achetait à bas prix à la population sur les lieux de production lui assurait des profits très importants à la revente en Europe.

Mais c'est justement cet important réseau qui sera la cause d'une hausse considérable des dépenses au XVIII^e siècle, alors que les revenus diminuaient avec l'intérêt moindre des Européens pour les épices par rapport au thé de Chine et aux textiles de l'Inde. La compagnie finira par être nationalisée en 1799 après presque deux siècles de gloire.

Les porcelaines chinoises en Europe

Avant l'épopée portugaise, quelques rares céramiques chinoises étaient parvenues en Europe comme cadeaux princiers, souvent par le Moyen-Orient. Des peintures italiennes de la fin du XV^e siècle présentent quelques porcelaines bleu et blanc. Ces pièces exotiques, réalisées dans une matière mystérieuse, étaient le plus souvent, à leur arrivée, enchâssées dans des montures précieuses en or ou en argent, et conservées dans les cabinets d'art et de curiosité *kunst- und wunderkammer* qui se développèrent dès la seconde moitié du XVI^e siècle. Ces cabinets reflétaient pour leur possesseur le monde en miniature et les produits exotiques, dont les noix de coco, les œufs d'autruche, les coquilles nacrées des nautilus, se devaient d'être transformés en véritables œuvres d'art avant d'y être inclus. De telles collections n'étaient évidemment accessibles qu'aux classes privilégiées, intéressées par la science et les arts.

Il fallut attendre l'arrivée des Portugais en Asie pour faire découvrir aux cours européennes, non seulement les illustres bleu et blanc de Chine, mais aussi les porcelaines émaillées aux couleurs chatoyantes. Bien que convoitée et appréciée, cette marchandise ne faisait pas l'objet d'une organisation commerciale bien encadrée de la part des Lusitaniens. La situation changea avec la création de la VOC qui démocratisa le commerce de la porcelaine chinoise. Si le principal objectif de cette compagnie était le négoce lucratif des épices, les profits que pouvait générer l'importation de porcelaines ne la laissèrent pas indifférente. Cette vaisselle fine, si joliment décorée, perdit tout à coup son caractère exclusif et le goût s'en répandit en peu de temps dans la classe montante de marchands aisés qui la fit entrer dans les intérieurs. Posée sur des étagères, dans des vitrines ou réservée à l'usage domestique, elle dévoilait leur prestige. Le commerce de la céramique chinoise prit alors une plus grande ampleur. Plus de douze millions de céramiques auraient été exportées de Batavia en Hollande de 1607 à 1682.

Avec la capitulation de la dynastie Ming en 1644 qui déclencha une résistance acharnée dans le sud du pays contre les Mandchous et la destruction des sites de production de Jingdezhen qui s'ensuivit, la VOC ne pouvait plus satisfaire la demande. Pour ne pas perdre son monopole elle se tourna non seulement vers les productions d'Arita au Japon, mais également vers la Perse qui produisait à cette époque des copies de *kraak* appréciées des voyageurs européens. Cependant, ces céramiques, qui arrivaient comme substituts aux Pays-Bas et dans les différentes factoreries, ne séduisaient pas autant la clientèle habituée à la finesse de la porcelaine chinoise. Finalement, la reprise des manufactures de Jingdezhen et du trafic des jonques avec Batavia relança rapidement les importations de Chine, d'autant plus que la Compagnie donnait dorénavant des licences aux négociants chinois et à des commerçants hollandais indépendants. Le total des importations jusqu'à la dissolution de la Compagnie en 1799 se situerait aux environs de trente millions de pièces.

La porcelaine de Chine dans les natures mortes néerlandaises au XVII^e siècle

Matière singulière, la porcelaine de Chine à décor bleu et blanc est de toutes les marchandises d'importation, la plus représentée dans les natures mortes. Les artistes sont les témoins enthousiastes d'une mode et répondent au goût de dignitaires qui voient dans l'acquisition de porcelaines, la plus belle expression de l'exotisme et de la rareté. Leur présence en peinture devient un signe de richesse et un emblème d'un quotidien aisé. La profusion de ces représentations donne la pleine mesure du goût pour cette nouvelle vaisselle. La variété des œuvres représentées prouve que les artistes ont eu accès à ces pièces, que ce soit dans les boutiques des marchands, chez certains clients fortunés ou lors de ventes aux enchères. Ils s'attacheront parfois bien plus aux propriétés plastiques qu'à l'authenticité de la forme et des motifs. L'accumulation décorative des objets atteste l'abondance et la prospérité des Pays-Bas. Cet étalage de richesses était aussi à l'époque compris comme une vanité qui invitait à la méditation sur la fugacité de la vie, la modération et la tempérance.

L'un des premiers peintres à introduire la porcelaine *kraak* dans ses compositions, Osias Beert (1580-1623), se distingue par des natures mortes à l'ordonnance archaïque, s'appliquant à l'harmonie entre les pleins et les vides. Presque un tiers des tableaux figurant des porcelaines et exécutés entre 1600 et 1625, appartiennent à sa production ou à celle de son atelier. Ils sont le reflet d'une tendance et présentent les objets les plus communs extraits des cargaisons, bols, bouteilles, plats et *klapmuts* peints aux côtés de verreries et plats d'étain. Si les fruits enrichissent les plats, les bols et les *klapmuts* chez Johannes Bosschaert (vers 1607 - après 1628), Isaac Soreau (1604 - après 1645), Balthazar Van der Ast (vers 1593-1657), Jurian Van Streek (1632 - 1687), les bouquets garnissent différents types de contenants, telles les bouteilles ou les verseuses *kendi* chez Jan Brueghel le Vieux (1568 - 1625) et Ambrosius Bosschaert le Vieux (1573 - 1621). Willem Kalf (1619 - 1693) manifeste un goût pour les natures mortes ostentatoires, *pronkstilleven*, avec des pièces de vaisselle exceptionnelles ainsi que les porcelaines du siècle précédent montées de vermeil, provenant sans aucun doute de la collection d'un amateur aussi fortuné qu'éclairé. Avec plusieurs modèles de porcelaine, Jan Van Kessel (1626 - 1679) et Jan Van Kessel le Jeune (1654 - 1708) excellent aussi dans le thème des *banketje*, ou l'art des tables généreusement servies.

L'influence chinoise sur les céramiques dans le monde islamique

Exportées vers l'Ouest asiatique et le Moyen-Orient à partir de la dynastie Tang (618-907), les céramiques chinoises eurent une importante influence sur les productions locales. Dès ces premières importations, les artisans comprirent qu'une vaisselle utilitaire pouvait être attirante et satisfaire un marché de luxe, et cherchèrent à améliorer la qualité de leurs produits. Si la solidité des porcelaines ou des grès chinois ne pouvait être reproduite, l'apparence de leur surface pouvait être imitée. Les potiers mésopotamiens se lancèrent dans une recherche qui aboutit à l'invention d'une couverte blanche, à base d'oxyde d'étain, sur une terre de couleurs variées, un équivalent visuel de la porcelaine. L'ajout de décors au bleu de cobalt créa un intérêt supplémentaire correspondant au goût contemporain. Ce furent les débuts de la faïence telle qu'on la connut bien plus tard dans la majolique italienne.

L'apparition d'une céramique chinoise très raffinée à l'époque Song (960-1279) fascina à nouveau les potiers qui créèrent non plus une nouvelle couverte, mais une pâte composite qui se rapprochait plus de la porcelaine blanche bien qu'elle ne fût pas cuite à une aussi haute température. C'était un genre de pâte tendre, une fritte, comme celle produite au XVII^e siècle en Europe. Après cuisson, le corps de la pièce était d'un blanc pur et pouvait même être translucide s'il était suffisamment mince. La Pax mongolica et l'arrivée sur le trône impérial en Chine d'un empereur mongol intensifièrent les échanges d'une extrémité à l'autre de l'Asie. L'influence des exportations de porcelaines chinoises ornées en bleu de cobalt se fit sentir dès la fin de l'époque mongole dans tout le monde musulman. Au XV^e siècle, les potiers aussi bien d'Asie centrale que de Syrie et de Perse adaptèrent ces décors à main levée sur carreaux et céramiques de forme. Les échanges continuèrent les siècles suivants. Les XV^e et XVI^e siècles furent particulièrement bien représentés en territoire persan comme l'atteste l'assemblage grandiose réalisé par Shah Abbas I^{er} (1571 – 1629), offert au sanctuaire safavide d'Ardabil. Les importations chinoises s'accrurent avec les commandes passées directement à la Compagnie néerlandaise des Indes orientales (VOC) dès sa création en 1602 et eurent une importante influence sur la production des officines de la province de Kerman. Les potiers safavides tentèrent de répondre, durant « l'intermède persan », aux commandes de la VOC en plus des demandes locales en créant des copies de porcelaines de type *kraak* pour satisfaire les marchés contrôlés par la compagnie néerlandaise.

Les porcelaines originales chinoises et les créations iraniennes des XVI^e et XVII^e siècles ont cependant des disparités fondamentales. En tout premier lieu, les pièces sont façonnées dans une terre cuite à relativement basse température. Il ne s'agit pas de grès ou de porcelaine mais d'une fritte, un mélange de terre de pipe blanche et d'éléments feldspathiques. Ni le matériau brut ni la technologie de la cuisson à haute température n'ont été accessibles aux artisans du monde islamique. En outre, les différentes intensités du bleu de cobalt sont délimitées par l'emploi de chromite, un spinelle de fer et de chrome, pour former un contour noir qui n'existe pas dans la décoration chinoise. Les choix de motifs sont difficilement explicables, mais il est évident que le potier persan se laissa séduire par la variété de ces décors chinois si étranges pour son œil plus habitué aux motifs géométriques et aux conventions du miniaturiste. Son approche a un certain sens de l'humour et de créativité qui le différencie de son confrère chinois qui suit des conventions établies.

L'art de la miniature en Orient

La miniature est une peinture sur papier dont la petitesse, la délicatesse et la finesse sont les caractéristiques essentielles. Elle est destinée à illustrer des œuvres littéraires ou à être conservée dans un album appelé *muraqqa*. Elle est elle-même souvent accompagnée de textes et ornée de dessins dans les marges. La miniature persane se distingue non seulement par la finesse de son exécution, mais également par la richesse de ses couleurs. Les artistes utilisaient des pigments d'origine minérale : de l'or, de l'argent, du lapis-lazuli, un vermillon clair extrait du cinabre naturel ou du mercure et du soufre, un jaune produit à partir du sulfate naturel d'arsenic, un vert obtenu par la malachite ou un vert-de-gris, un rouge clair orangé ou orange à partir du minium, du rouge d'oxyde de fer. Mais aussi quelques pigments végétaux comme l'indigo, le noir de charbon de bois mélangé avec de la noix de galle, et du carmin tiré de la cochenille.

Cet art est florissant pendant les périodes mongoles (1256-1388) et timourides (1405-1507) et son développement au cours du XIV^e siècle est lié à celui de la poésie. Suite à leurs conquêtes, les Mongols avaient apporté avec eux des artistes de Chine dont l'influence se fit sentir dans la représentation des personnages ainsi que dans l'organisation et le traitement des espaces. La miniature persane prit un nouvel essor dans la première moitié du XV^e siècle. La séduction de la Chine était d'autant plus présente dans l'art timouride que les souverains étaient en relation commerciale étroite avec ce pays. De nombreuses écoles émergèrent avec chacune son propre style, celles de Chiraz, Tabriz et Herat ayant eu le plus d'influence en Perse, ainsi que sur les traditions ottomanes et mogholes.

Avec l'arrivée au pouvoir de la dynastie des Safavides (1501-1736) qui consolida le royaume, l'art persan connut un renouveau. Dans les années 1590, la mode était à la peinture de personnages de cour sur des feuillets à part, ainsi qu'à celle d'un nouveau type de jeunes gens élégamment vêtus. Au début du XVIII^e siècle, l'arrivée des voyageurs, négociants et missionnaires européens qui pénétrèrent à l'intérieur du pays, et l'introduction de livres, d'illustrations et de gravures qui les accompagnaient apportèrent de nouvelles influences, de même que la peinture de l'Inde moghole de l'empereur Akbar le Grand (r. 1556-1605). L'art de la miniature persane fut façonné par ses héritages artistiques successifs et fusionna ses modèles dans une esthétique spécifique et raffinée.

Les porcelaines chinoises apparaissent souvent dans les miniatures aux côtés de l'orfèvrerie. Parmi les œuvres de la collection Pozzi conservée au MAH de Genève, quelques-unes présentent des céramiques blanches ornées de dessins qui pourraient être ces porcelaines importées.

Informations pratiques

Dates	23 novembre 2017 au 25 février 2018
Lieu	Fondation Baur, Musée des Arts d'Extrême-Orient 8 rue Munier-Romilly 1206 Genève – Suisse Tél. : +41 22 704 32 82 Site : www.fondation-baur.ch
Horaires d'ouverture	Ouvert de mardi à dimanche de 14h à 18h (lundi fermé), jusqu'à 20h lors des visites commentées publiques (voir ci-dessous)
Tarifs d'entrée	Plein tarif : CHF 15.- AVS, AI et étudiants : CHF 10.-
Commissaire Commissaire invitée	Monique Crick, directrice Yolande Crowe
Scénographie	Nicole Gérard
Contact presse	Fondation Baur, Musée des Arts d'Extrême-Orient Audrey Jouany Deroire Tél : +41 22 704 32 82 musee@fondationbaur.ch
Catalogue	<i>Le Bleu des mers, dialogues entre la Chine, la Perse et l'Europe</i> , par Monique Crick, Yolande Crowe et Alice Frech, Fondation Baur, Cinq Continents, Genève, Milan, 2017.
Médiation culturelle	Anne-Sophie Kreis, mediation@fondationbaur.ch
Visites commentées publiques :	à 18h30 les mercredis 29 novembre et 13 décembre 2017 17 et 31 janvier 2018, 7 et 21 février 2018
Visites commentées privées :	Sur réservation auprès du secrétariat